



LA JEUNESSE ET LA LANGUE : POÉTIQUE DE LA DECONSTRUCTION DE LA LANGUE FRANÇAISE DANS LES CHANSONS POPULAIRES EN CÔTE D'IVOIRE

Germain GUEHI

germainkemo@gmail.com

Institut National de la Jeunesse et des Sports (INJS) d'Abidjan

RESUME

Une langue en général est certes un moyen de communication, mais elle reste une marque de valeur culturelle. Le français, langue d'imposition, s'est offerte, suivant son ossature officielle, comme un prétexte indispensable de communication au détriment des langues nationales. La réaction à cette hégémonie linguistique a valu la mise en épingle du nouchi dans les chansons populaires, symbole de déstructuration de cette langue étrangère à partir de l'usage des termes issus des langues du terroir ivoirien. En quoi la jeunesse déconstruit-elle la langue française à travers les chansons populaires en Côte d'Ivoire ? Cette étude vise à comprendre comment la jeunesse, à partir des chansons populaires, procède-t-elle à la déconstruction du français. Le cadre théorique a été circonscrit autour de trois théories que sont : la poétique aristotélicienne considérant que la création poétique est caractérisée par une volonté du poète, de transgresser le langage quotidien ; le principe syntaxique selon l'encyclopédie Encarta déterminant l'organisation des éléments de la phrase (de leur place, de leur ordre, éventuellement de leur accord) et la mise en évidence de leur fonction ; le formalisme russe selon Décreuse stipulant que la fonction d'un mot ou d'une expression varie de son contexte prosaïque à son occurrence poétique. À l'aide d'une étude documentaire, d'une transcription des chansons à travers les médias et d'un échantillon accidentel suite à un entretien avec une vingtaine de jeunes, il ressort en termes de résultats que, si la langue française, langue officielle, sert de diffusion de nos cultures et de communication au profit de la population ethniquement hétérogène, elle ne rend pas toujours service aux jeunes, compte tenu de son enseignement à double vitesse. Le nouchi devient une alternative langagière. Elle pourfend au travers des chansons populaires, le français avec l'irruption dans sa syntaxe, des mots issus des langues naturelles. Cette posture suivant les litanies populaires, se révèle comme une quête de la façon de penser et d'agir.

Mots clés : Côte d'Ivoire, jeunesse, français, chansons populaires, déconstruction

ABSTRACT

A language in general is certainly a means of communication, but it remains a mark of cultural value. French, the language of imposition, has offered itself, following its official framework, as an essential pretext for communication to the detriment of national languages. The reaction to this linguistic hegemony has led to the highlighting of nouchi in popular songs, a symbol of the destructuring of this foreign language based on the use of terms from the languages of the Ivorian region. How do youth deconstruct the French language through popular songs in Ivory Coast? This study aims to understand how young people, based on popular songs, proceed to deconstruct French. The theoretical framework was circumscribed around three theories which are: Aristotelian poetics considering that poetic creation is characterized by a desire of the poet to transgress everyday language; the syntactic principle according to the Encarta encyclopedia determining the organization of the elements of the sentence (their place, their order,

possibly their agreement) and the highlighting of their function; Russian formalism according to Décrease stipulating that the function of a word or expression varies from its prosaic context to its poetic occurrence. With the help of a documentary study, a transcription of the songs through the media and an accidental sample following an interview with around twenty young people, it emerges in terms of results that, if the French language, language official, serves to disseminate our cultures and communicate for the benefit of the ethnically heterogeneous population, it does not always serve young people, given its double-speed teaching. Nouchi becomes a linguistic alternative. Through popular songs, she attacks French with the irruption into its syntax of words from natural languages. This posture, following popular litanies, reveals itself as a quest for a way of thinking and acting.

Keywords: Ivory Coast, youth, French, popular songs, deconstruction

INTRODUCTION

Le brassage des langues ou l'avantage de faire usage de plus d'une langue suscite une tendance de greffage linguistique ou une mise en œuvre d'une doctrine qui vise à instaurer une autre forme de communication à partir de la langue officielle et les langues locales. Dans les chansons populaires en Côte d'Ivoire, notamment « On dit quoi ? » de Yodé et Siro, « Asec Kotoko », des poussins chocs et Cè Tchô de Nash, la langue française se prête à une redéfinition de sa structure formelle au profit d'une construction bigarrée qui laisse apparaître des termes idiomatiques autour desquels se précise un langage apprécié de la jeunesse. Les paroles de ces chansons mettent au jour un contexte sociolinguistique au travers des expressions argotiques. En quoi la jeunesse déconstruit-elle la langue française dans les chansons populaires en Côte d'Ivoire ? Cette étude vise à comprendre comment la jeunesse déconstruit le français dans les chansons populaires. Il s'est agi en effet, d'explorer la langue française comme une expression de primauté linguistique dans un contexte socioculturel africain, d'analyser les tournures langagières de cette langue dans trois chansons et d'expliquer les velléités de déconstruction comme une quête identitaire et une expression de dignité culturelle. Il faut ainsi admettre que la jeunesse déconstruit la langue française dans les chansons populaire en Côte d'Ivoire. Le français exprime une primauté linguistique dans un contexte socio-culturel africain ; les tournures langagières dans les trois chansons participent de la dégradation du français ; les velléités de déconstruction de la langue de Molière sont une quête identitaire et une expression de dignité culturelle.

La définition du cadre théorique s'est opérée autour de trois principes analytiques que sont : la poétique aristotélicienne qui stipule que « Le langage poétique est avant tout conçu comme transgression de la norme du langage quotidien... » Aristote [335 av. J. -C.], (1990, 33) ; la perspective syntaxique selon l'encyclopédie Encarta qui enseigne que la syntaxe est une partie de la grammaire qui traite de l'organisation des éléments de la phrase (de leur place, de leur ordre, éventuellement de leur accord) et met en évidence leur fonction, (Encarta, 2009, §4). Le non-respect de cette considération grammaticale serait pris comme une entorse au bon usage de la

langue française ; la fonction du mot dans le rapport entre la prose et la poétique dans la perspective du formalisme russe selon Décrease (1995, p.12-14. « Lorsque la fonction d'un mot ou d'une expression se modifie dans une de ces séries non littéraires, des résonances ne tardent pas à faire surface dans la série littéraire », affirme-t-il.

La méthodologie, outil d'analyse a donné lieu, dans le mois de novembre à décembre 2023, dans la ville d'Abidjan, à une collecte de chansons populaires en l'occurrence: «On dit quoi ? », « Asec Koto ko » et « Cè Tchô » respectivement de Yodé et Siro, des poussins chocs et de Nash. Cette collecte s'est effectuée grâce à la transcription des paroles chantées dans les médias, à la recension des écrits chantés sur les réseaux sociaux. A cette quête médiatique, s'ajoutent, des entretiens çà et là de façon accidentelle, avec une vingtaine de personnes dans un milieu urbain où les jeunes participent, sans à priori de l'ambiance populaire. L'analyse qui s'en suit se veut une analyse de contenu et documentaire du reste qualitative.

A la lumière de ce qui précède, le processus d'investigation s'est décliné en trois niveaux de réflexion: La langue française, valeur linguistique et contexte socioculturel africain ; les tournures langagières dans trois chansons populaires ; les velléités de la déconstruction du français comme quête identitaire et expression de dignité culturelle.

1. La langue française, valeur linguistique et contexte socioculturel africain

La langue française, au-delà du fait qu'elle est une langue d'héritage colonial, demeure un facteur indispensable de cohésion des peuples. Son statut de langue officiel facilite la diffusion des cultures pluridimensionnelles issues des différentes ethnies. Elle maintient ainsi une communication utile à tous les niveaux.

1.1. La langue française, un moyen de communication officielle

Cela n'est pas un secret. Le caractère officiel du français se justifie par son usage qui prend sa source de la déclaration de la Côte d'Ivoire comme étant une colonie française en 1893 : « Le 10 mars 1893, le gouvernement français constitue officiellement la colonie de Côte d'Ivoire en regroupant les comptoirs français du golfe de Guinée fondés un demi-siècle plus tôt par Kerhallet et Fleuriot de Langle (A. Larané 2004, § 1).

Ce rappel historique ne demeure pas moins une codification inconsciente d'un état d'être et d'une perception des choses dont une langue porte toute la charge émotionnelle. Cette langue s'est introduite dans l'inconscient social dès lors qu'elle a commencé à servir de moyen de communication en plus des langues naturelles qui existaient déjà et qui, eu égard à leur posture émiétée et ne faisant pas l'objet

d'enseignement, ne peuvent en aucun cas prétendre rapprocher des populations différentes les unes des autres :

La colonie compte au total une soixantaine d'ethnies ou tribus, avec autant de langues ou de dialectes, divisées en quatre groupes principaux :

- Au sud-est, les Akans, cousins des habitants du Ghana voisin et répartis entre Baoulés, Sanwis...
- Au sud-ouest (et au Libéria limitrophe), les Krous,
- Au nord-ouest (ainsi qu'en Guinée), les Malinkés ou Mandingues,
- Au nord-est, les groupes voltaïques et en particulier les Sénoufos, principale ethnie ivoirienne. (2004, § 6)

Le critique relève, au constat, que l'« Héritage de la colonisation, le français, l'anglais, le portugais et l'espagnol sont désormais des langues d'Afrique, à défaut de ne pouvoir jamais être des langues africaines » (M. Diki-Kidiri 2004, p.33-43).

L'école a contribué à la dynamisation de cette langue avec des méthodes peu orthodoxes, que sont par exemple le *symbole*¹ et les actes punitifs qui ont eu pour effet de remplacer la langue maternelle de l'enfant par le français qui devient apparemment par ce fait, la langue de réflexion. L'enfant doit réfléchir et communiquer en français. À partir de ce postulat, s'instaure une redéfinition de la pratique langagière qui fait du français, une option idéale du point de vue de l'avantage en termes de modernité. Une nouvelle langue dont l'usage est synonyme d'évolution sociale en ce sens que des possibilités d'emploi, auxiliaire de l'administration, interprète, etc., s'ouvrent à ceux qui écrivent et parlent celle-ci. Les Etats nouvellement indépendants ont dû se saisir de ce moyen de communication national et internationale : « Lorsqu'il accède à l'indépendance en 1960, l'État de la Côte d'Ivoire choisit le français comme langue officielle. Présentée comme la langue de l'avenir et du progrès par les autorités ivoiriennes, elle devient aussi un outil de communication tant dans l'administration que dans l'enseignement. » J. M. K. Kouamé, (2016, § 3).

Une obligation déguisée d'opter pour une langue étrangère au détriment des langues naturelles qui constituent le siège de l'inconscient culturel. L'avantage à tirer de cet ordre reste une sorte d'ouverture sur la culture universelle qui, pour Senghor est : « La culture qui fonde la participation de tous à la civilisation universelle. Les Occidentaux, tout comme l'Homme nègre, apportent leur culture, certes différente, mais participant à un ensemble universel ». (Classe internationale, 2017). Cette participation à un ensemble universel s'élabore à travers une langue officielle partagée par des populations de divers horizons. Elle n'exprime nullement

¹Un collier fait de coquillages ou d'ossements d'animaux sensé dissuader les élèves qui parlent leur ethnie dans la cour de l'école. L'élève qui a dû porter le collier pour avoir osé parler sa langue naturelle à l'école, fait porter de force un autre qui aura commis la même erreur, ainsi de suite. . L'acte est d'une gravité psychologique sur l'enfant à l'école, dans les premières décennies des indépendances des pays francophones.

l'inconscient social de ces hommes et de ces femmes qui lie l'être qu'ils sont à l'insondable du terroir. Elle est une langue d'expression et non une langue de culture comme le montre Senghor. Sa valeur réside dans ce qu'elle apporte en termes de moyen de communication que l'école a su capitaliser au profit de tous les citoyens. Cela au nom de l'avenir qui se justifie aujourd'hui par le développement de l'enseignement dans lequel le français reste un moyen de distribution de connaissance scientifique et littéraire. Mais pour qu'elle soit un moyen d'accès à la connaissance pluridisciplinaire, elle fait l'objet en amont ou parallèlement d'un apprentissage ou d'un enseignement, indépendamment bien sûr des méthodes archaïques ci-dessus évoquées.

1.2. L'enseignement de la langue française.

Le contexte d'imposition de cette langue favorise à maints égards, des attitudes face à l'existence de celle-ci. Officiellement établie, il va de soi que son enseignement relève des prérogatives régaliennes de l'Etat. C'est-à-dire la définition de sa primauté par rapport aux langues naturelles porteuses des cultures ancestrales, nous insistons dessus. Comme le dirait l'autre, elle est une couche de vernis qui présente une image brillante des Nations qui l'ont en usage ; il suffit de gratter cette couche de vernis pour voir surgir la véritable nature des peuples qui chantent, qui dansent, qui interrogent les ancêtres en les adorant dans les bois sacrés. C'est de cette culture dont parle Senghor dans sa théorie d'universalisme. Cette culture étant portée par des langues non officielles, non enseignées, donc circonscrites dans leur sphère locale, ne peut que se laisser véhiculée par le français. Dans ce contexte, il se manifeste une double compréhension de la notion de langue. Une ou des langues mères porteuses de conscience du terroir ancestral et une langue officielle qui a pour rôle de servir de point d'union entre les communautés ethniques. C'est là que se situe l'avantage arrogé qui doit son importance dans la « cohésionisation » langagière des femmes et des hommes autour d'une langue dans laquelle ils communiquent tant bien que mal. Les puristes, les culturalistes ont tant essayé l'enseignement ou la vulgarisation d'une langue nationale en vue de pallier ce mal sociolinguistique, rien n'y put. Le projet est resté lettre morte. Parce qu'il n'existe malheureusement pas en Côte d'Ivoire, de langue de la même envergure que le wolof au Sénégal, le lingala au Congo par exemple, susceptibles de rallier une grande majorité des peuples. Une langue s'impose par son usage soutenu par une dynamique économique transcommunautaire ou international qui oblige les uns et les autres à en faire un outil d'échange dans des transactions commerciales. Si selon M. Diki-Kidiri, les bonnes intentions comme celles-ci :

L'Académie africaine des Langues (ACALAN)¹ qu'il existe un espace « africanophone » coextensif au continent africain où les langues africaines sont parlées comme langues premières des populations. Cet espace qui se structure de plus en plus à travers l'Union Africaine et de nombreuses organisations sous-régionales (CEDEA02, CEEAC3, CEN-

SAD4, SADC5, etc.) est aussi le théâtre de la dynamique des langues véhiculaires transfrontalières qui contribuent fortement à l'intégration nationale, sous-régionale, étapes indispensables pour une intégration continentale visée par l'Union africaine, , (Quand les langues africaines ont le français comme langue partenaire, p. 33-43)

existent, l'équation demeure. La langue coloniale enseignée dans les écoles, favorise son usage licite. Car elle est autorisée à être parlée dans les instances officielles, et à être dispensée aux enfants, étant une langue d'avenir. Mais voilà, au-delà de cette réalité, l'apprentissage de cette langue s'opère également dans des lieux peu appropriés, en dehors du cadre officiel :

L'appropriation du français en Côte d'Ivoire se fait aujourd'hui dans deux types de contextes différents : d'un côté, l'apprentissage en contexte académique et de l'autre, l'apprentissage informel.

Dans le contexte académique, les formes de communication en français répondent à des normes standards. C'est ce qui permet de maîtriser la langue aussi bien à l'oral qu'à l'écrit. Mais dans les situations majoritairement orales du contexte extrascolaire, ces formes de communication liées aux usages locaux du français, sont régies par des normes endogènes (2016, § 3)

Les premières décennies de l'apprentissage du français à l'école ont été marquées par une emprise psychologique chez les apprenants. Les langues africaines bien que n'étant pas annihilées par le français ont subi quelque peu des écorchures linguistiques au profit du français. Ceux qui ont eu la chance d'aller à l'école, ont tendance, de façon inconsciente, à faire intervenir ou préférer des termes ou des mots français lorsqu'ils communiquent dans leur ethnie. Par exemple, en parlant le baoulé l'agni ou le wè, la communication est prise d'assaut de substantifs en français. Ces mots reviennent automatiquement dans le langage du locuteur. Cette attitude linguistique laisse souvent apparaître, dans la conscience populaire, le discours qui est que : « Le colonisateur a tellement parfait son œuvre de colonisation que nos langues africaines sont prises d'assaut de termes français, anglais ou autre. En dehors des objets qui ne font pas partie du contexte local avant l'arrivée du colonisateur, tels que la boîte d'allumettes appelées en godié « matchi », match en anglais ; camion appelé « camion » en wè ; le bus, désigné « bis » dans presque toutes les langues ivoiriennes, etc., les langues locales sont truffées de lexèmes étrangers.

Depuis les années quatre-vingts, l'approche contraire semble s'opérée chez les jeunes. Si cette première attitude due à l'enseignement académique rigoureux du français qui consiste à substituer l'expression ou terme quelque peu difficile à construire dans la langue locale par un terme en français à portée des lèvres, semble demeurer malgré tout, la nouvelle tendance constatée, notamment chez les jeunes, est de puiser dans les terroirs ethniques, des expressions significatives pour communiquer. Une réorientation de la conscience populaire suscitée, apparemment, par l'apprentissage oral de la langue pris en charge par l'environnement social : « ... Mais dans les situations majoritairement orales du contexte extrascolaire, ces formes de

communication associées aux usages locaux du français, sont régies par des normes endogènes provoquant une certaine « insécurité » linguistique. » (2004, p.33-43)

Cette nouvelle trouvaille langagière se ressent tant dans le quotidien ordinaire que dans la création artistique mettant en évidence des tournures langagières, source de déconstruction du français.

2. Tournures langagières dans trois chansons populaires

La déconstruction résulte d'une quête, peut-être pensée ou forgée par une volonté de parler simplement, sans contrainte particulière. La réalité est que la langue française ne s'offre dans ses structures grammaticales et syntaxiques qu'à ceux qui ont dû bénéficier d'une éducation scolaire. La difficulté que cet usage présente, donne droit à une échappatoire linguistique qui s'impose par la force des choses, entendu la nécessité de s'exprimer librement et le plaisir de combler un vide laissé par l'absence d'une langue africaine parlée par l'ensemble de la population selon Diki-Kidiri:

Dans les pays où aucune langue africaine ne permet de communiquer entre l'ensemble des ressortissants du pays, le français reste la seule langue d'usage nationale. En conséquence, tous ceux qui recherchent une audience nationale ou internationale l'utilisent ou finissent par l'utiliser.

La Côte d'Ivoire est un terrain propice à une telle approche sociolinguistique. Le français devient alors une pâte à modeler à la guise des locuteurs. Ils y vont avec toute l'ingéniosité possible pourvu que le message soit entendu, que le code linguistique inventé soit suffisamment partagé par une majorité de la population en vue d'impulser un langage qui intègre un environnement social avec facilité, notamment les jeunes qui en font un style de communication à la mode. L'art, le reflet de la société ne peut que se conformer aux valeurs ambiantes à l'effet d'impacter les esprits dans leur grande majorité. Le *nouchi*² renvoie l'image d'un monde qui surgit comme un détritrus dans lequel sont incrustés pèle mèle, des éléments épars du quotidien langagier qui cherchent une reconnaissance avérée. Lorsque la musique et le cinéma s'en mêlent, il se produit une éclosion inattendue : « C'est ainsi que les artistes ivoiriens, chansonniers et cinéastes, ont conquis l'Afrique avec des chansons et des séries télévisées en français (les aventures de Gaou) ». Ce constat que Diki-Kidiri donne à méditer est la traduction d'un travail sédimentaire mettant en lumière une langue française entièrement défigurée qui se voit violée au travers de la morphologie des syntaxes, la phonétique, la disposition lexicale, l'abondance de mots polysémiques et des emprunts aux langues ivoiriennes.

Les chansons « On dit quoi ? », « Asec Koto ko » et Cè Tchô, témoignent d'une occurrence qui ne souffle d'aucune ombre de complexe. Elles donnent à voir, à leur

²Une langue qui, comme le zouglou, est une pure invention des jeunes de la ville. Avec des mots de récupération piochés dans les grands courants linguistiques nationaux auxquels s'ajoutent des emprunts français et anglais, <https://www.lalanguefrancaise.com/dictionnaire/definition/nouchi>, Consulté le 05/03/2023.

guise, toute l'intelligence inventrice d'une façon de vivre son milieu linguistique au crochet des tournures syntaxiques à la limite incongrues.

2.1. *Tournures langagière dans « On dit quoi ? »*

Si chanter relève d'une volonté naturelle de s'exprimer autrement, ce fait reste à maints égards, une source de création à l'actif de l'artiste qui manipule la langue selon que son inconscient lui dicte les mots. Dans le cas d'espèce, les mots ont tout l'air d'être ramassés çà et là, puisés dans le tréfonds d'un désir de s'exprimer simplement :

On dit il n'y a pas l'argent au pays ohh
Et tu dis l'argent travaille ohh
Mais l'argent là, ça travaille pour qui ohh
Là là, président, c'est comment (On dit quoi ?)

Les mots semblent conserver leur morphologie, mais leur usage reste noyé dans une structure peu commode et fortement associée au registre familier : « On dit il n'y a pas l'argent / Mais l'argent là, ça travaille pour qui ohh ». Les termes se déchargent complètement des contraintes syntaxiques et le bon usage de la langue. Décrease semble trouver une suite explicative à cette occurrence qui pousse à interroger l'intertextualité favorisant le désenclavement du mot ou de l'expression à l'origine de l'élargissement de la création littéraire, disons de l'innovation linguistique. La poéticité fait état ici, de ce qu'il s'opère une inadéquation formelle au niveau de la construction normative des phrases et la dramatisation de la situation. L'onomatopée « ohh » de dépit qui intervient en fin de souffle du locuteur ou du chanteur, traduit l'état d'âme de l'artiste qui constate impuissant, le déroulement des choses que le nouchi n'a de cesse de décrire. Une volonté apparente de demeurer, peut-être de façon inconsciente dans la chaleur du langage pour susciter l'émotion née du fait que, pour une fois, le langage de tout le monde se fait écouter. La déconstruction du français qui s'impose ainsi sans le vouloir, traduit la formalisation d'un ordre social linguistique. Le terme : « Là, là, président c'est comment » ne peut que satisfaire, de la part du chanteur, une envie de redéfinir le rapport : classe sociale/niveau de langue en procédant à une décomplexification de ce rapport au travers du langage informel. Cette tournure langagière s'est propagée d'une chanson à une autre.

2.2. *Tournures langagières dans « Asec Koto ko »*

La tendance langagière dans cette chanson ne demeure pas moins semblable aux autres du point de vue de la structure phrastique ou de la morphologie des termes.

Les artistes mettent l'accent sur les comparaisons et les appréciations qui, si elles ne sont pas trop exagérées au regard de la chose comparée, elles ont tout l'air de rendre compte d'une caractérisation morganatique :

Yopougon,
Sicoboï,
C'était là-bas que moi, ma go habitait
Elle s'appelait Adjoua
Une go³ ghanéenne
Elle était jolie
Tu vois son bôtchô⁴,
Adoungba⁵,
Agbôlô zanhi⁶
Un gros tassaba⁷,
Tout est rempli de la dôya⁸ (Poussins chocs, sec kotoko)

Le lieu, la motivation et le désir de dire ou de chanter du locuteur, emportent toute la structure formelle de l'extrait. La langue qui s'en dégage rend compte d'une façon de s'exprimer conformément à l'affect populaire. Le mot n'est plus que ce « machin » que l'on place là où il est jugé à même de traduire une réalité sociale largement partagée : « C'était là-bas que moi, ma go habitait/ Elle s'appelait Adjoua / Une go ghanéenne ». En procédant d'emblée par une interpellation : « Yopougon/Scioboï », la poésie octroie des airs au chanteur pour mettre en épingle la subjectivité créatrice source de déconstruction de la langue de base. Décrease (1995, p.12-14) n'en dit pas autrement parlant de la différence entre la prose et la poétique. Après l'interpellation, le poète rappelle le lieu (c'était là-bas) que lui (moi) fils digne, il en est fier, que réside sa go (ma go habitait). La bizarrerie langagière que présente ce vers ne saurait être attribuée exclusivement à la création poétique, mais elle est à plus d'un titre, une constance dans la mise en œuvre d'une structure linguistique dynamique. Avec les termes : « go », « bôtcho », « Adoungba », « Agbôlô zanhi », « gros tassaba » etc., de comparaison qui s'incrument dans la syntaxe déjà dégradée, l'expression forge un appareil nouchiste à l'énoncé. La morphologie des mots ici, peut être analysée sous cet aspect innovateur prétendument introduit par nécessité : dire, attirer l'attention, marquer l'espace de communication au crochet d'une disposition lexicale incongrue faisant appel à la poétique aristotélicienne qui propose la transgression du langage quotidien, comme un principe de création poétique, Aristote [335 av. J. -C.], (1990, p.33). Le chanteur introduit à cet effet le lecteur dans son environnement sociétal où les termes qui n'apparaissent pas

³ Belle jeune fille

⁴Postérieur de la femme bien arrondi

⁵ Qui fait gros, physiquement volumineux

⁶ Gros, grand, qui fait sailli, surélevé

⁷ Grosse cuvette, un postérieur gros comme une grosse cuvette

⁸ grand plaisir, bonheur inoui.

toujours de façon courante, mais qui restent fortement connotés le tirent de son « sommeil ». Le nouchi a cet avantage de tourner en dérision ce qui, en réalité reste dans le peuple, le nœud de la raison d'exister. Si la beauté de la femme est ce qu'il y a lieu d'être célébrée, la *langue de moussa*⁹ constitue l'un des canaux qui valorise d'une façon ou d'une autre le corps féminin. Le chanteur conclut pour dire : « Tout est rempli de la dôya ». C'est-à-dire, Le bôtchô ou le tassaba qui fait Adoungba et Agbôlô zanhi procure un intense plaisir ou le bonheur, « dôya ».

La communication, disons la chanson s'arroge d'artifices dynamiques qui donnent l'impression de dire autrement les choses conformément au soupir de l'inconscient africain cherchant à se conformer à ses valeurs principielles. Au nombre des propriétés linguistiques qui se prêtent à ce jeu émotionnel s'accrochent les subtilités rythmiques :

ASEC gagné,
Kotoko est fâché
Ils nous ont proprio
Ils nous ont cogné
Ils nous ont botté (Poussins chocs, ASEC kotoko)

Le chanteur cherche ici, avec une dose de créativité, à faire surgir une tonalité qui alterne en majorité le son aigu (gagné, fâché, cogné, botté) avec le son guttural (proprio) présenté suivant une disposition anaphorique de la constante : «Ils nous ont ». Une esthétique de l'art oral africain selon J. Cauvin (1980, p.20), qui autorise à admettre que rien n'est oblitéré dans cette quête d'un nouvel horizon artisco-linguistique que Nash à son niveau, essaie de ressasser.

2.3. *Tournures langagières dans « Cè Tchô »*

Du rythme immédiat au rythme profond, le nouchi ne lésine guère sur la convocation des expressions inattendues d'obédience déconstructives :

On va tous fraya de ce monde
C'est pas mieux on va profiter eh
Oui c'est tcho¹⁰ c'est tcho, c'est tcho,
C'est tcho La vie est tcho
Oui c'est tcho c'est tcho c'est tcho
C'est tcho, La vie est tcho (Nash, Cè Tchô)

L'idiome « tcho » séquentialise l'extrait poétique avec une apparition marquée par une insistance. L'auteure en disant « c'est tcho » à plusieurs reprises tel qu'énoncé par Aristote parlant de la transgression du langage quotidien, laisse entendre à l'auditeur, la nature de ce type de communication qui met en présence la marque grammaticale : « c'est » et le mot nouchi « tcho ». Un autre versant de la dichotomie

⁹ Le nouchi

¹⁰ Beau, joli, intéressant

linguistique qui se révèle comme une négation de la grammaire normative donc déconstructive par rapport à la prescription de l'encyclopédie Encarta parlant de la place des mots, de leur ordre et de la mise en évidence de leur fonction dans une phrase. La valeur linguistique que convoquent ces termes s'élabore non seulement autour de leur disposition syntaxique ou apparence morphologique, mais aussi, elle intervient à la faveur d'une conjugaison entre le contexte social et la volonté de l'allocateur de transmettre un message d'une façon ou d'une autre. Pour y parvenir, elle se remet au lexique des langues africaines et aux valeurs socioculturelles qu'il dégage. C'est en cela que Diki-Kidiri parle d'emprunt aux langues ivoiriennes, dans le cas d'espèce. L'incursion de nos langues naturelles à l'origine de l'émergence du nouchi qui surprend tant dans sa forme que dans son fond, ne laisse pas inaperçu un vocabulaire polysémique et inadapté :

Regarde Tant que tu vis faut dire Allah wakbar
Si tu as la foi Faut dire alléluia
Si tu as la santé, Et puis tu pleures
Et ceux couché dans les CHU vont faire comment
Un jour sans graya¹¹, c'est toi qui est fâché
Et les enfants de la rue vont dire quoi
Soit boro¹² de ce que tu as eh
Enjaille¹³ toi de ta vie sur terre Maxime Togbavi Oha (Nash - Cè Tchô)

Ici, la chanteuse fait appel aux vocables religieux : « Allah wakbar / alléluia » pour exprimer sa part de perception de la vie. Au regard de cette évocation tirée de l'escarcelle spirituelle, l'argot ivoirien ne balise pas son ratissage de vocables dans la formulation de son système de construction. Le leitmotiv reste l'échange sans restriction à dessein de pénétrer l'inconscient. Au service de la réalité des choses telles que données, le véhiculaire populaire comble le vide laissé par la rigueur des lois sociales en invitant chaque individu dans l'arène du langage où seul suffit un terme puisé dans une ethnie, pourvu qu'il exprime l'idée à traduire et la densité philosophique à convoquer pour que s'instaure, le sentiment de proximité et le partage d'un monde en commun : « Un jour sans graya c'est toi qui est fâché [...] / Sois boro de ce que tu as eh / enjaille toi de ta vie sur terre... ». La mise en poésie des mots exotique : « graya », « boro », « enjaille » orchestre une poéticité due au caractère inadéquat de leur occurrence. L'emprunt devient ici, un moyen d'expression et une esthétique poétique dont apparemment, l'artiste lui-même, tout autant que ses congénères, ne semble pas mesurer la portée de cette licence innovatrice linguistique à connotation identitaire.

¹¹ Manger

¹² Sois fier, grand de la dimension d'un sac de 100 kg

¹³ Prendre plaisir, être en joie

3. Velléité de déconstruction comme une quête identitaire et expression de dignité culturelle.

Si le principe de disposer d'une langue en tant qu'être humain n'a rien d'extraordinaire, l'importance à accorder à cette langue et son usage dépend des paramètres à la fois endogènes et exogènes. Les paramètres endogènes peuvent être compris sous la question de la mise en écriture de cette langue. Une langue parlée et écrite s'offre un minimum de possibilité d'ouverture sur le monde extérieur. Les apparences exogènes, c'est-à-dire l'intérêt suscité par la langue dans un contexte d'échange intégré dont celle-ci est un vecteur incontournable. Certaines de nos langues africaines ont peu ou prou bénéficié de cette opportunité qui a consisté à servir de moyen de relations commerciales, pas plus. Tel étant le cas, la question de la promotion de ladite langue se circonscrirait à l'exercice du commerce et de relation autour d'une activité du reste ciblée. Alors qu'il aurait fallu insuffler une personnalité institutionnelle avec son instauration en termes de langue enseignée dans les écoles officielles. Cette audace a peut-être manqué. Nous sommes aujourd'hui à la recherche d'une identité commune au travers d'une langue sur la cendre d'une autre qui serait à l'origine du drame culturel et du sous-développement :

Si le français, en Afrique de l'Ouest, à mesure que les colons justifiaient leur « mission » civilisatrice, a longtemps valu comme langue du progrès, il constitue aujourd'hui, pour certains, de par son ambiguïté, un symbole d'assujettissement qui, du point de vue local, serait à l'origine de la négation, voire de la destruction des cultures africaines C. Canut, (2010, p. 141-158)

L'auteure ne croit pas si bien dire. La nature des relations : populations-langue française en dehors des apparences reluisantes que certaines consciences peuvent entretenir encore relativement à la relative illusion d'évolution culturelle, suscite des interrogations. La question ne se pose pas dans des termes officiels. Il faut aller à la rencontre de ce qui a manqué au développement de nos cultures. Mais comment y parvenir sachant que les choses sont déjà dans une position inadéquate. La jeunesse éloignée des valeurs traditionnelles que seules les langues véhiculent, est déboussolée. La vieille recommandation de l'Unesco [...], qui voit dans la langue maternelle le garant d'une éducation de qualité selon (O. S. Amedegnato, 2014) ayant été oblitérée. Le français s'est imposé en tant que langue d'enseignement. Elle s'est accaparée de toutes les issues de la pensée. La culture ne peut que se voir embrigadée dans un carcan de langue qui ne peut que désacraliser les valeurs ancestrales. Une des dimensions essentielles dans la concrétisation d'un développement adapté conforme aux sources multiséculaires que la théorie adiaffienne intitulée *Anazéisme*¹⁴ tente d'explicitier : « Que vaut un peuple qui ne sait plus lire ses propres

¹⁴Philosophie adiaffienne tendant à mettre à profit les valeurs traditionnelles africaines dans le processus de développement du peuple africain. Anazéisme est né du personnage intrépide de conte, Kacou anazé, qui signifie « araignée » dans la langue akan

signes ? Quelle force morale quelle solidité peut avoir un peuple qui a perdu la signification de ses propres mythes, de ses propres symboles ? Un étranger à lui-même. » J. M. p. Adiaffi, 1980, p.39)

L'apprentissage de la langue maternelle devait éviter un tel personnage qui, pour avoir appris à penser et à communiquer dans sa langue naturelle, assumerait avec perspicacité sa part à la construction d'une idéale identitaire, source de développement harmonieux fondé sur les valeurs du terroir transmises par la langue maternelle. Il faut arriver à réinventer un autre monde avec une langue qui se veut pluraliste, qui brasse les consciences ethniques dans une approche peut être universaliste, nous le pensons. Le nouchi caricature cet universalisme senghorien qui fait de la culture un substratum au centre des échanges entre les hommes et les femmes. La déconstruction de la langue française au profit d'une autre qui se targue à convoquer des idiomes, expressions et valeurs çà et là issues du terroir concourent à une redéfinition, du moins à une correction, nous osons le dire, d'une situation dramatique. Cette langue multiple se voit comme une poussée de cri qui s'échappe de l'esprit et de la gorge par saccade. Les mots sont ronflants, gravement impactés par la forte charge émotionnelle nourrie à la source par la volonté d'imposer un monde nouveau à la dimension de tant de frustrations. Les jeunes en font siens et s'extasient à la démesure : « Soit boro », « Un jour sans graya », « Tu vois son bôtchô », « Adoungba », « Agbolo zanzi ». Il faut déconstruire cette langue, la « bafouer » au maximum pour avoir osé détruire ce qui aurait dû leur apporter dignité et considération. C'est en cela que le critique s'interroge :

Comment être maître de son destin si l'outil qui permet de s'exprimer est celui de l'autre et que cet autre dicte tout (de la norme linguistique jusqu'aux prix d'achat et de vente des biens de consommation) ? Comment, enfin, valoriser sa culture quand on dédaigne sa propre langue ? (O. S. Amedegnato, 2014, P.331-346).

Il faut donc agir, remettre les pendules à l'heure en instaurant un nouvel ordre linguistique comme l'a été le français par rapport au latin, langue dominante qui s'est vue éclipsée par le français ou autre. Le nouchi d'aujourd'hui sera la langue de demain née sur les cendres de la langue française. Cette réflexion semble être partagée par des consciences qui appellent de leurs vœux à la régularisation du contexte linguistique à l'avantage de nos pays qui soufflent encore du multilinguisme défavorisant.

Les jeunes, avec humanisme dans la perspective sartrienne semblent prendre l'homme comme fin et comme valeur supérieure (Sartre, 1996, 74). Au travers de la conceptualisation d'un idéal langagier, ces pourfendeurs de la langue française, placent l'homme au centre de leur action. Car la langue plus qu'un simple moyen de communication, emporte toute la dignité humaine du fait qu'elle thésaurise la conscience culturelle et les valeurs liées à son être. Le corpus donne un aperçu de ce

qui doit être pris pour comptant la future langue nationale qui s'octroierait tous les avantages consacrés à son officialisation, entendu, langue officielle, langue d'enseignement. Une libération en soi et pour tous, qui mène l'homme « en cherchant hors de lui un but qui est telle libération, telle réalisation particulière, que l'homme se réalisera précisément comme humain (1996, 74). Une liberté de penser et d'agir dans une langue propre à tout un pays, une liberté d'intérioriser ou de diffuser sa culture dans une langue naturellement commune.

CONCLUSION

La présente investigation a valu une introspection dans le contexte ambigu que constitue la perception de la langue française mise en rapport avec l'état d'un monde perplexe, partagé entre la nécessité d'ouverture au monde et l'urgence de disposer de sa propre langue, source de dignité culturelle. La primauté accordée à la langue issue du colonialisme à travers son enseignement suivant des méthodes peu commodes et le caractère officiel dont elle bénéficie, ont participé de la mise en veilleuse des langues nationales. A défaut d'une langue africaine commune à tous, le nouchi à travers entre autres des chansons d'artistes, s'impose comme une alternative qui rallie, par usage des termes idiomatiques appliqués à la langue française, des populations jeunes. Un appel à la déconstruction de cette langue étrangère qui a tout l'air d'une quête de revalorisation des sédiments langagiers. Pour se faire, ne serait-il pas possible, eu égard à l'emprise du nouchi dans le milieu social, d'accorder à celle-ci, une ossature de seconde langue officielle ?

Références bibliographiques

ADIAFFI Jean-Marie, 1980, *La carte d'identité*, Paris, Hatier.

LARANE André , « Naissance de la Côte d'Ivoire », [En ligne].
https://www.herodote.net/10_mars_1893-evenement-18930310.ph

ARISTOTE, [335 av. J. -C.], 1990, *Poétique*, Livre de poche.

CANUT Cécile « À bas la francophonie ! De la mission civilisatrice du français en Afrique à sa mise en discours postcoloniale » , revue langue française, 2010-3-page-141 [En ligne] <https://www.cairn.info/revue-langue-francaise-2010-3-page-141.htm>, p.141-158).

CAUVIN Jean, 1980, *Comprendre la parole traditionnelle*, Les Classiques Africains.

CLASSE INTERNATIONALE, « La négritude de Senghor : genèse d'un concept universaliste », revue d'analyse internationale /2017/11/27, [En ligne].
<https://classe-internationale.com/2017/11/27/la-negritude-de-senghor-genese-dun-concept-universaliste>

- DECREUSE, 1995. « Le formalisme russe » *Introduction aux études littéraires*, Paris, Bruxelles, Duculot. p.12-14
- DIKI-KIDIRI Marcel, 2004. « Quand les langues africaines ont le français comme langue partenaire », <https://books.openedition.org/pub/42037?> , p.33-43
- ENCARTA, « La tragédie », Microsoft ® Encarta © 1993-2008 Microsoft Corporation.
- KOUAME Jean Martial Koio, 2016, « La vie du français en Côte d'Ivoire, Le français comme on le parle », [En ligne]. <https://observatoire.francophonie.org/wp-content/uploads/2016/02/LeFrancais en Cote dIvoire.pdf>. § 3
- Les POUSSINS CHOCS, 1996, *Asec / Kotoko* ; Format: CD, Album ; Pays: Ivory Coast ; Sortie: ; Genre: Electronic, Folk, World, & Country ; Style: African, Highlife ... <https://www.discogs.com> › release › 14924718-Les-Po...
- [NASH](https://www.abidjanshow.com), « Cè Tchô » <https://www.abidjanshow.com> › *nash-ce-tcho*
- SARTRE Jean-Paul, 1996, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Editions Gallimard.
- OZOUF. Sénamin Amedegnato, *Les langues africaines, clés du développement des États sub-sahariens* In : *Le français et les langues partenaires : convivialité et compétitivité* [en ligne]. Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux, 2014 (généré le 20 août 2023). Disponible sur Internet : DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pub.42207>.
- YODE et SIRO, « On dit quoi ? », <https://greatsong.net/paroles-on-dit-quoi-yode-and-siro>